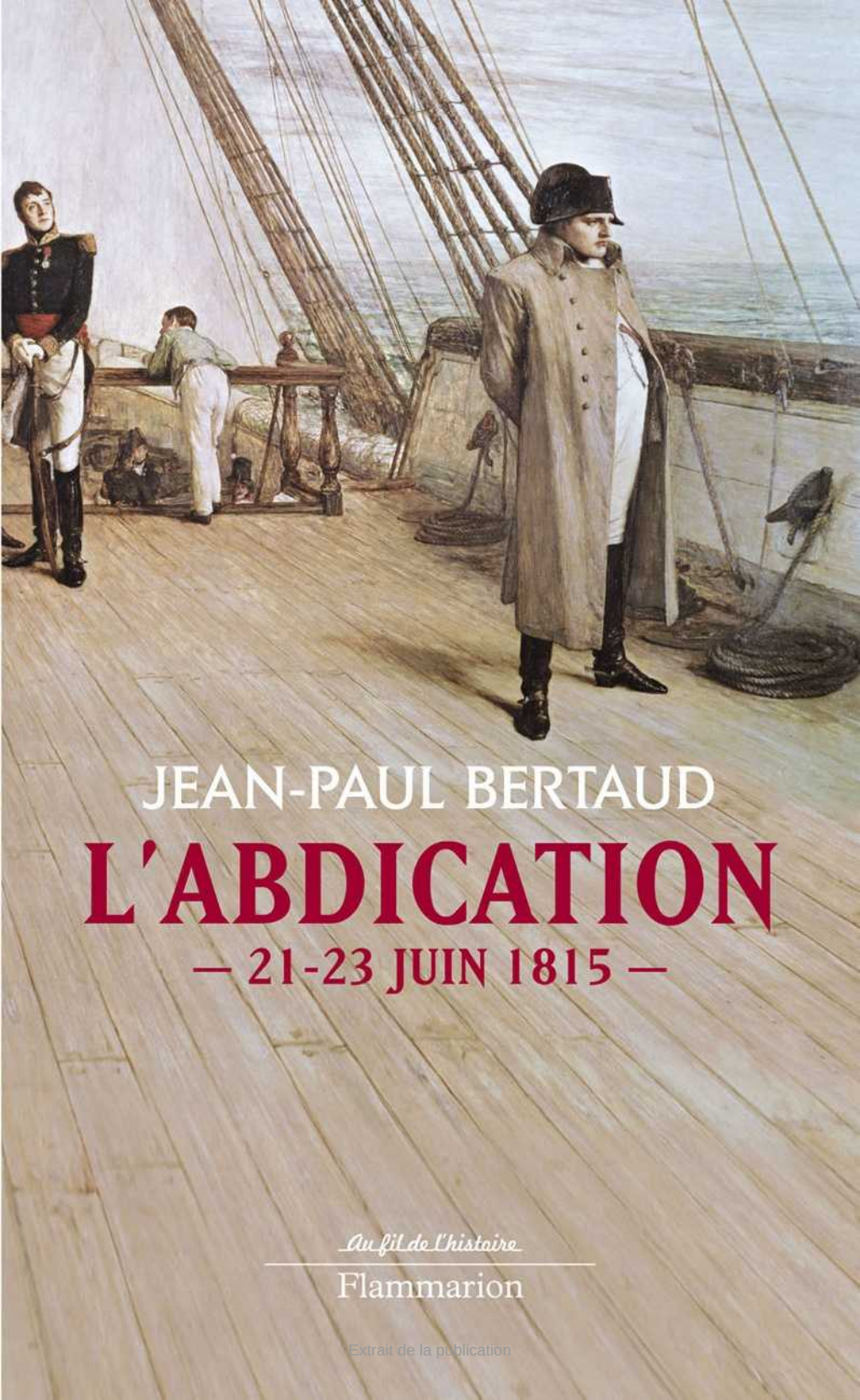

JEAN-PAUL BERTAUD

L'ABDICATION

— 21-23 JUIN 1815 —

Au fil de l'histoire

Flammarion

Extrait de la publication

L'ABDICATION

— 21-23 JUIN 1815 —

Waterloo, 18 juin 1815 : Blücher et Wellington sont vainqueurs, l'armée française est en déroute. Tout l'indique : le règne de Napoléon s'achève.

Beaucoup le croient ; Napoléon le refuse. Pour lui, le désastre est réparable : ne peut-il instituer une dictature de salut public, contenir les Prussiens et les Anglais avec les restes de l'armée et procéder, comme en l'an II, à une levée en masse ?

Son destin et celui de la France basculent en trois jours : le mercredi 21 juin, Napoléon arrive à Paris conservant l'espoir de rassembler derrière lui le pays ; le jeudi 22, après avoir tenté de se suicider, il abdique en faveur de son fils ; le 23, par un tour de passe-passe, les députés reconnaissent Napoléon II pour mieux l'écarter.

Archives ouvertes, journaux et mémoires revisités, Jean-Paul Bertaud place le lecteur aux premières loges de l'Histoire. Faisant appel aussi bien aux témoignages de l'étudiant et du soldat, du député et de l'agent secret qu'à ceux de l'Empereur et de ses proches, il reconstitue jour par jour, heure par heure, le drame de toute une nation. Témoin des hésitations de l'homme d'État à un moment crucial de son existence – mais l'Empereur a-t-il d'autres solutions que d'abandonner le pouvoir ? –, le lecteur voit vaciller, puis s'éteindre, la flamme de l'Empire.

Jean-Paul Bertaud est professeur émérite des universités. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur la Révolution et l'Empire, dont Quand les enfants parlaient de gloire *(Aubier, 2006) et* Les Royalistes et Napoléon *(Flammarion, 2009), couronné par le prix de la Fondation Napoléon.*

Au fil de l'histoire

Flammarion

11-LN Création Studio Flammarion Couverture : Napoléon sur le pont du *Bellérophon* naviguant vers Sainte-Hélène sous le regard d'officiers anglais, Tate Gallery, Londres © DeAgostini/Leemage.

Extrait de la publication

L’abdication

Extrait de la publication

Dans la même collection

Michael Barry, *Le Royaume de l'Insolence. Afghanistan, 1504-2011*.
Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon*.
Olivier Chaline, *L'Année des quatre dauphins*.
Liliane Crété, *Les Tudors*.
Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).
Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse*.
François Hildesheimer, *La Double Mort du roi Louis XIII*.
Julian Jackson, *La France sous l'Occupation*.
Eric Jager, *Le Dernier Duel*.
Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie*.
Paul Payan, *Entre Rome et Avignon. Une histoire du Grand Schisme (1378-1417)*.
Guy Walters, *La Traque du mal*.

Extrait de la publication

Jean-Paul Bertaud

L'abdication

21-23 juin 1815

Flammarion

Du même auteur

Valmy, la démocratie en armes, Julliard, 1970, rééd. 1989.
Les Origines de la Révolution, PUF, 1971.
Bonaparte et le duc d'Enghien ou le Duel des deux France, Robert Laffont, 1972.
L'Empire, legs de la Révolution, PUF, 1973.
La Révolution armée, les soldats citoyens et la Révolution française, Robert Laffont, 1979, Princeton (USA), 1989.
La Vie quotidienne des Français au temps de la Révolution, 1789-1795, Hachette, 1983, rééd. 1989, traduit en allemand, en espagnol et en grec.
Les Amis du Roi, journaux et journalistes royalistes en France de 1789 à 1792, Perrin, 1984 (ouvrage couronné par l'Académie française).
La Vie quotidienne des soldats au temps de la Révolution, 1789-1799, Hachette, 1985.
Camille et Lucile Desmoulins, un couple dans la tourmente révolutionnaire, Presses de la Renaissance, 1986.
18 Brumaire, Bonaparte prend le pouvoir, Bruxelles, Complexe, 1987.
Un jour, un homme, la Révolution, Robert Laffont, 1988.
La Révolution française, Perrin, 1989, Tempus, 2001.
Le Consulat et l'Empire, A. Colin, 1992, rééd. 2007, 2011.
Chronologie commentée du Consulat et de l'Empire, Perrin, 1992.
Les Causes de la Révolution, A. Colin, 1992.
L'An I de la République, Perrin, 1992.
Guerre et société en France de Louis XIV à Napoléon Ier, A. Colin, 1998.
La Presse et le pouvoir de Louis XIII à Napoléon Ier, Perrin, 2000.
Le Duc d'Enghien, Fayard, 2001.
Choderlos de Laclos, Fayard, 2003.
Quand les enfants parlaient de gloire. L'armée au cœur de la France de Napoléon, Aubier, 2006.
Les Royalistes et Napoléon, 1799-1816, Flammarion, 2009 (Grand Prix de la Fondation Napoléon, 2009).

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-7861-5

Pour Anouk, ma petite-fille.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

Mardi 20 juin 1815
« Si l'Empereur met le pied à Paris, il est perdu »

« Il faut que l'Empereur, sans s'arrêter en route, se rende directement dans le sein de la représentation nationale ; qu'il avoue franchement ses malheurs et que, comme Philippe Auguste, il offre de mourir en soldat et de remettre la couronne au plus digne. Les deux Chambres se révolteront à l'idée d'abandonner Napoléon et se réuniront à lui pour sauver la France [1] ! »

Les yeux bleus, le teint clair, d'une tournure et d'une figure agréables, Charles François Huchet de La Bédoyère a gardé l'éloquence théâtrale d'une jeunesse passée, en compagnie de Mme de Staël, à déclamer des vers. Dans la calèche qui, depuis deux jours, l'éloigne du champ de bataille de Waterloo, ses propos enflammés et candides font, un instant, oublier à ses compagnons de voyage les images d'horreur qui hantent encore leur esprit.

La Bédoyère est un de ces nobles que la Révolution puis l'Empire ont écartelés entre l'ancienne et la nouvelle France. Bonapartiste, il vient pourtant d'une famille légitimiste, de vieille souche bretonne. S'il est officier dans l'armée impériale, son frère, resté fidèle aux Bourbons, fait partie de la garde de Louis XVIII. Par ses états de service et une conduite courageuse dont témoignent de

Extrait de la publication

multiples blessures, Charles François a mérité une place à la cour impériale ; mais son épouse, Georgine de Chastellux, royaliste tout comme son père et sa mère, refuse d'y paraître.

À vingt-six ans, La Bédoyère est général et pair de France. Il doit sa promotion rapide à l'aide apportée à Napoléon, au retour de l'île d'Elbe. Colonel commandant le 7e de ligne, il s'est rallié devant Grenoble à l'Empereur, conviant ses frères d'armes à le rejoindre sur les chemins « de la gloire et de la liberté jadis empruntés par leurs pères [2] ».

Pierre Alexandre Fleury de Chaboulon écoute le jeune général, s'amusant de sa naïveté. Il sait le nouvel aide de camp de Sa Majesté plus familier des bivouacs que des intrigues des assemblées politiques. Préfet de la Marne à trente-cinq ans, Fleury n'ignore rien des perfidies et des machinations dont les politiciens sont capables. À l'annonce du retour de l'Empereur, il a tout abandonné pour le rejoindre à Lyon. Napoléon l'a nommé quatrième de ses secrétaires, tout en sachant fort bien que le préfet est un arriviste dont la modestie n'est pas la qualité première.

« Ne croyez point, explique Fleury à La Bédoyère, que nous soyons encore dans ces temps où le malheur était sacré. La Chambre, loin de plaindre Napoléon et de venir généreusement à son secours, l'accusera d'avoir perdu la France et voudra la sauver en le sacrifiant.

— Que Dieu nous préserve d'un semblable malheur ! s'écrie La Bédoyère ; si les Chambres s'isolent de l'Empereur, tout est perdu. Les ennemis, sous huit jours, seront à Paris ; le neuvième, nous reverrons les Bourbons ; alors que deviendront la liberté et tous ceux qui ont embrassé la cause nationale ? Quant à moi, mon sort ne sera point douteux : *Je serai fusillé le premier !*

— L'Empereur est un homme perdu s'il met le pied à Paris, confirme le troisième occupant de la calèche, Auguste Charles Flahaut de La Billarderie : il n'a qu'un

seul moyen de se sauver, lui et la France, c'est de traiter avec les Alliés et de céder la couronne à son fils. Mais pour pouvoir traiter, il faut qu'il ait une armée, et peut-être qu'au moment où nous parlons, la plupart des généraux songent déjà à envoyer leur soumission au Roi. »

Flahaut de La Billarderie est, la trentaine atteinte, un bel homme. Son charme fit, dit-on, succomber Caroline, la sœur de Napoléon, et la reine Hortense, belle-sœur de l'Empereur, ne lui fut sans doute pas insensible. Les mauvaises langues ajoutent que Flahaut est le fils naturel de Talleyrand.

Général de division, comte d'Empire, aide de camp de l'Empereur, Auguste Charles Flahaut de la Billarderie est un guerrier qui, depuis l'âge de quinze ans, parcourt tous les champs de bataille de l'Europe. S'il connaît la bravoure de ses compagnons d'armes, il sait aussi leur désir de vivre en paix et de profiter enfin des richesses accumulées. En 1814, devant la défaite, Flahaut les a vus pousser Napoléon à l'abdication et se rallier à Louis XVIII. Combien sont-ils ces généraux prêts une fois encore à jouer les girouettes ?

Ce jour même, à Avesnes, quelques-uns d'entre eux se réunissent. Au comble de l'indignation, ils affirment que jamais on n'a dirigé plus follement les destinées d'un empire et conduit une armée. Celui qui s'est rendu coupable d'un tel crime est-il digne de commander ? Les généraux les plus fidèles jugent leur maître avec sévérité et questionnent : « Souffrirons-nous de le voir se remettre à la tête de l'armée ? » Certains parlent même de s'en débarrasser. Son abdication est « dans tous les cœurs comme dans toutes les bouches [3] », affirme, non sans exagération, le maréchal Kellermann, duc de Valmy.

Pour le remplacer, le nom du duc d'Orléans circule parmi les militaires. Le cousin de Louis XVIII, fils d'un prince régicide, n'est-il pas des leurs ? Général en 1792, il a pris part aux combats contre les Prussiens dans l'Argonne.

Extrait de la publication

Les généraux sont donc prêts à abandonner Napoléon ? « Raison de plus, s'écrie La Bédoyère, pour se hâter de faire cause commune avec les Chambres et avec la nation, et pour se mettre en route sans perdre de temps.

— Et moi, répète Fleury de Chaboulon, je soutiens, comme M. de Flahaut, que si l'Empereur met le pied à Paris, il est perdu. On ne lui a jamais pardonné d'avoir abandonné son armée en Égypte, en Espagne, à Moscou : on lui pardonnera bien moins encore de l'avoir laissée au centre de la France. »

L'entrée de la calèche à Laon interrompt la discussion. Les passagers en descendent et se rendent à l'Hôtel de la Poste où loge Napoléon. Ils croisent des officiers de la garde impériale qui s'interrogent sur l'état de santé de l'Empereur. Depuis le début de la campagne, disent-ils, le « petit caporal » qui n'est plus le même les a fait manœuvrer comme des citrouilles [4]. L'Empereur semble « plongé dans une sorte de prostration morale [5] ».

À Waterloo, il s'est lancé dans la mêlée comme s'il cherchait la balle qui mettrait fin à un destin dont il ne pouvait plus modifier le cours. La débâcle qui accompagne la défaite le précipite à nouveau dans l'abattement. Corps fatigué, esprit las, le découragement l'envahit d'autant plus qu'il juge ses lieutenants incapables de se hisser à la hauteur de l'immense tâche à entreprendre pour relever l'armée.

Quand, la veille, Napoléon a traversé Charleroi, la ville offrait un spectacle de fin du monde. Dans les rues encombrées de voitures, des milliers de fuyards se frayaient un chemin au milieu des chariots où râlaient le hussard aux membres brisés, le fusilier au corps éviscéré ou l'officier à la mâchoire fracassée. Des charrettes renversées s'échappaient des pains qui roulaient sous les pieds. Les cavaliers les enfilaient à leur sabre, les soldats les piquaient à la pointe de leur baïonnette. Les futailles éventrées répandaient sur la route le vin ou l'eau-de-vie,

Extrait de la publication

et les liquides, se mêlant au riz et à la farine, formaient « un ruisseau boueux dans lequel on enfonçait jusqu'à la cheville [6] ».

Au milieu de la cohue, le caisson renfermant les six millions de francs du trésor de l'armée était immobilisé. Le commissaire qui en était responsable, craignant de le voir pillé, distribuait les sacs d'or aux militaires chargés de les garder. Il notait leurs noms, espérant qu'ils seraient assez honnêtes pour les rendre une fois le fleuve traversé. Mais, profitant du désordre, des soldats s'étaient battus pour empocher quelques pièces d'or : le trésor de l'armée avait été dispersé, après celui de l'Empereur, volé par les ennemis.

Pour fuir une telle désolation, Napoléon s'est d'abord réfugié à Philippeville. À l'auberge du Lion d'or, il a dicté deux lettres, l'une destinée au Conseil des ministres, l'autre à son frère Joseph. Dans la première, il minimisait le désastre, dans la seconde, il ne cachait rien de l'ampleur de la défaite, affirmant toutefois que tout n'était pas perdu.

Invitant son frère au courage et à la fermeté, il affirmait pouvoir rétablir la situation grâce au prompt rassemblement des forces éparses dans le pays : 150 000 soldats de ligne, 50 000 hommes des dépôts, 100 000 fédérés et gardes nationales et des volontaires levés en masse dans le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, la Lorraine et la Champagne. Tout éveillé, l'Empereur poursuivait un improbable rêve : on arracherait aux royalistes leurs fusils pour les donner aux conscrits, et les chevaux de luxe, réquisitionnés, tireraient les canons !

Napoléon s'imagine à la tête d'un demi-million de guerriers accablant l'ennemi et moissonnant de nouvelles victoires, or il ne commande plus qu'à des fuyards. On peut bien lui dénoncer l'hostilité des députés, il n'y croit pas et soutient que les représentants du peuple, comprenant leur devoir, s'uniront à lui pour sauver la France.

L'Empereur se reprend à deux fois pour dicter le *Bulletin de la Grande Armée*. Publié deux jours plus tard dans un supplément du *Moniteur*, ce *Bulletin* annonce la défaite de Waterloo, au mont Saint-Jean. Rien n'est dissimulé d'une catastrophe dont la responsabilité est en grande partie rejetée sur les erreurs tactiques du maréchal Ney. La plume habile de Napoléon met davantage l'accent sur les premiers succès remportés que sur la panique et sur la retraite qui ont suivi.

À Laon, La Bédoyère et ses amis retrouvent l'Empereur abattu recevant les honneurs d'un détachement de la garde nationale. L'officier qui le commande assure que ses hommes, leurs frères et leurs enfants sont tous « prêts à mourir pour la patrie et pour lui ! »

La foule à peine dispersée, paraît le prince Jérôme. Le frère du souverain, accompagné du maréchal Soult, des généraux Morand, Collot, Petit et Pelet du Morvan, est à la tête de 3 000 hommes, fusiliers ou cavaliers. On annonce l'arrivée prochaine de la garde impériale.

Les témoignages de fidélité et la nouvelle des premiers ralliements changent à nouveau l'humeur du monarque. Il doutait d'arrêter le flot des déserteurs, il multiplie les ordres pour les canaliser, les organiser et les remettre à pied d'œuvre.

Tous les militaires isolés, ordonne-t-il, seront envoyés et regroupés à Laon et Reims. Les gendarmes et les gardes nationaux battront la campagne pour débusquer et presser les traînards. Avec les bons soldats qui se rassembleront d'eux-mêmes, l'Empereur est convaincu de constituer, dans les vingt-quatre heures, un noyau de dix à douze mille hommes. « Avec cette petite armée, affirme-t-il, je contiendrai l'ennemi et je donnerai le temps à Grouchy d'arriver et à la nation de se retourner. »

De la petite cour qui l'entoure, les objections fusent. Que l'Empereur reste à Laon pour prendre la tête d'une petite armée destinée à freiner la progression ennemie ? Il

Extrait de la publication

n'y faut point songer ! Jamais on ne parviendra à réunir en si peu de temps dix mille hommes. Y réussirait-on que les soldats, pour la plupart assommés de fatigue et sans munitions, ne parviendraient pas à fermer toutes les routes d'accès à la capitale.

Grouchy ? S'est-il échappé ou bien est-il prisonnier des Anglais de Wellington ou des Prussiens de Blücher ? Personne ne le sait. Pour créer une nouvelle armée, la présence de l'Empereur à Paris est indispensable. Les Parisiens peuvent le croire mort [7]. En le voyant, ils n'hésiteront plus à se battre et donneront l'élan nécessaire à la levée en masse dans tout le pays.

Et puis, l'Empereur peut-il se dispenser de rencontrer les députés pour leur exposer la situation alors que, depuis son retour de l'île d'Elbe, il a consenti à être un monarque constitutionnel ? En avril, Napoléon a modifié la Constitution de l'Empire, pour obtenir le soutien des notables et maintenir au moins les quelques avancées libérales concédées par la Charte de Louis XVIII. Depuis, une Chambre des représentants élue par ces notables se flatte de parvenir à partager le pouvoir avec l'Empereur.

Une lettre que Napoléon reçoit de Lanjuinais, président de la Chambre des représentants, lui laisse espérer une attitude des députés moins détestable qu'il ne le craignait. Il sait aussi qu'il ne dispose pour l'heure que de quelques milliers d'hommes, et qu'il faut compter une dizaine de jours pour rassembler suffisamment d'hommes pour reprendre les opérations. Tout cela le porte à accepter la proposition de ses généraux [8], non sans s'interroger une dernière fois. Ne commet-il pas une sottise en les écoutant ? Il pourrait très bien, après tout, rester au milieu de ses troupes et, avec l'aide de ses frères, intervenir à Paris dans le jeu politique.

Après avoir chargé du commandement de l'armée le maréchal et major général Soult, l'Empereur prend la route de la capitale.

De prime abord, la décision prise semble la meilleure. Présent dans la capitale, Napoléon pourra mieux contrecarrer l'opposition. Davantage que les boulets ou les balles de l'ennemi, l'Empereur craint le vote de déchéance de la Chambre des représentants. L'année précédente, un tel vote du Sénat l'a forcé à abdiquer une première fois, le 6 avril. L'Empereur a pris le 20 avril le chemin de l'exil à l'île d'Elbe, laissant le trône à Louis XVIII, frère du roi décapité. Avec le roi Bourbon et la paix rétablie, les nobles émigrés sont revenus, cherchant à retrouver leurs anciens privilèges et à limiter les pouvoirs du roi à leur profit. Louis XVIII a bien compris qu'il lui fallait être l'arbitre entre la société nouvelle issue de la Révolution et les nostalgiques de l'Ancien Régime, les « ultras ». Mais il n'y est pas parvenu.

En un an, bon nombre de Français se sont détournés de la monarchie restaurée et l'Empereur les a entendus. Débarquant le 1er mars 1815 à Golfe-Juan, il a proclamé : « J'arrive parmi vous reprendre mes droits, qui sont les vôtres. » Parti sous les huées, il a été, dès son retour, comme porté par la ferveur populaire, a obtenu le ralliement des généraux et des soldats, et a contraint les politiques à lui refaire allégeance, du moins en apparence.

Mais dès le 13 mars 1815, les souverains réunis à Vienne ont mis au ban de l'Europe celui qu'ils nomment toujours « l'usurpateur », et formé contre la France une septième coalition regroupant la quasi-totalité des États européens [9]. En France aussi les adversaires de l'Empereur ont repris du service et l'Ouest s'est de nouveau soulevé. L'Empereur a cru, jusqu'au 18 juin à Waterloo, que la victoire établirait une nouvelle fois la légitimité de son pouvoir et ferait taire ses adversaires politiques. Il a pensé réussir à battre d'abord les Anglais et les Prussiens en Belgique, avant l'arrivée des Autrichiens et des Russes. Mais, devant la défaite, il y a gros à parier, il le sait, que des hommes comme La Fayette inciteront les députés à

Extrait de la publication

renouveler le geste qui le priva de sa couronne en 1814. À Paris, en ce moment crucial, Napoléon pourra surveiller aussi les agissements de Fouché. Le ministre de la Police le trahit et il ne l'ignore pas.

L'Empereur sait aussi qu'il lui faut obtenir le vote des députés pour lever de nouvelles contributions en hommes et en argent. Sa présence dans la capitale les contraindra. Grâce aux journaux qu'il maîtrise, il fera entendre sa voix au pays, calmant les peurs, galvanisant les énergies. Après tout, la situation n'est pas aussi désavantageuse qu'il y paraît : dans l'Ouest, la révolte royaliste est contenue, dans le Nord les places fortes tiennent et le maréchal Suchet, à l'Est, marche sur Genève, après avoir repoussé les Piémontais,

Cependant, ce départ pour Paris n'est-il pas une sottise ? Tant que son épée battait à son côté, les politiques ne pouvaient rien lui imposer. Il n'a plus d'épée. Pour en forger une nouvelle, il lui faudrait rester avec les soldats qu'il commande encore et rassembler autour d'eux ceux qui battent en retraite. Le regroupement des troupes peut certes s'opérer sous le commandement des généraux, mais seul Napoléon est à même d'insuffler aux hommes la foi après le doute, l'énergie après le désespoir. La campagne de 1814 le lui a largement démontré : le moral des combattants compte davantage que leur nombre.

Napoléon s'éloigne. Il gagne Paris. Qui se présentera devant les députés ? Le souverain libéral ou le général, exigeant, comme en 1799, l'établissement d'une dictature de salut public ?

Extrait de la publication

MATINÉE DU MERCREDI 21 JUIN

Dictature de salut public et levée en masse ?

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : N.01EHBN000377.N001
Dépôt légal : octobre 2011

Extrait de la publication